

# En guise d'éditorial

## Santa-Cruz

Camille Bender†, 1969

Je sais, mes chers amis, que l'évocation suscitée par ces seuls mots va éveiller chez vous une certaine nostalgie, mêlée à une réelle émotion, car Santa-Cruz symbolise pour nous tous la province perdue et c'est la dernière vision de notre malheureux pays que nous avons emportée dans notre exil.

« Santa-Cruz ! » pour quelques-uns, c'était la montagne du Murdjadjo que recouvre et embellit la forêt des Planteurs, pour d'autres, c'était le Château Fort, « pacifique gardien de la capitale oranaise » ; pour la plupart, c'était surtout la fameuse basilique, dont la Vierge monumentale semblait bénir et protéger la ville s'étendant à ses pieds. Moi, quand je pense à Santa-Cruz, je revois, non le magnifique édifice, construit grâce à la générosité de l'Oranie à l'image de sa prospérité, mais l'humble petite chapelle primitive avec sa Vierge miraculeuse, ses murs tapissés d'ex-voto, son dallage, rendu glissant par la cire des bougies et son atmosphère intime de piété et de recueillement. Sanctuaire vers lequel convergeaient tous les suppliants venus implorer le secours de « Celle que l'on ne priait jamais en vain ».

Bien sûr, les plus nombreux accouraient lors du pèlerinage de l'Ascension ; de tous les coins de l'Oranie, ils arrivaient, foule bigarrée et bruyante, fidèles à leur promesse, pour remercier la Vierge d'avoir sauvé Oran du choléra lors de la terrible épidémie de 1849. La procession interminable serpentait lentement à travers les sentiers bordés de pins, dont la résine embaumait l'air ; à travers la grande forêt se répercutaient les échos de l'*Ave Maria* que chantaient les pèlerins, ou ceux du chapelet que psalmodiait la foule. Et quand tous arrivaient sur la vaste esplanade, c'était, au milieu des



milliers de bougies, la messe que l'on suivait dans une atmosphère de ferveur et de spiritualité, même si l'on n'était pas croyant. Ensuite, bien sûr, les dévotions terminées, l'ambiance changeait du tout au tout ; on déballait le pique-nique, on sortait l'accordéon et le pèlerinage prenait une allure de kermesse et de fête champêtre. C'était une seconde « Mouna » dans la plus pure tradition locale.

Mais on n'allait pas seulement à Santa-Cruz le jour de l'Ascension ! Chaque samedi, l'évêque d'Oran y célébrait la messe et je me souviens de nos pèlerinages scolaires, avant les examens de juin, quand nous allions demander à la

Vierge de nous « éclairer », lors des épreuves du brevet ou du bac. Nous partions à l'aube, bien sagement, en procession, les plus grandes encadrant les plus jeunes, avec défense de parler, et nous n'ouvrions la bouche que pour réciter le chapelet. La route était longue, dure, épuisante, d'autant que, pour pouvoir communier, nous étions à jeun, mais nous ne laissions rien paraître de notre fatigue, tellement fières de notre exploit de pèlerins ! Malgré l'heure matinale, l'air était déjà imprégné par l'odeur du thym et de la lavande, à laquelle se joignait celle des genêts en fleur.

Après l'office, où l'on priaît avec une ferveur très intéressée (!), on avait droit à une demi-heure de repos, histoire de manger une tartine de pain et de chocolat et de jouir du spectacle magnifique que l'on découvrait de la chapelle : devant nous s'étendaient, à perte de vue, le port, la ville et la plaine d'Oran, plus à l'ouest, une corniche splendide avec ses plages de sable fin, ses petites agglomérations : Saint-Roch, Trouville, Bouisseville, Aïn-el-Turck, les Andalouses, qui nous faisaient déjà rêver aux vacances prochaines. Site enchanteur, inoubliable ! On redescendait très vite (il fallait être au cours à neuf heures) un peu en désordre, prenant des raccourcis, grifant nos mollets aux ronces acérées ou aux buissons d'aubépines, mais contentes et confiantes en la bonté de la Madone. Car pour tous les Oranais, la Vierge de Santa-Cruz ne pouvait trahir la confiance de ceux qui la vénéraient. Et je pense à la réflexion d'un vieil habitant de la

Calère qui, jusqu'au bout, avait gardé l'espoir d'une heureuse solution au drame algérien : « La Vierge ! Elle ne nous a pas sauvés du choléra pour nous faire mourir de la peste. »

Pour lui, la peste, c'était ce qu'il pressentait : l'exode, l'exil, l'adieu à tout ce que nous avons aimé - et que quelques-uns d'entre nous aimaient plus que la vie -, l'adieu à notre vraie Patrie. Hélas ! Nous n'avions pas dû assez prier, ou alors notre prière manquait de ferveur...

La Vierge, cette fois, ne nous sauva pas, mais elle ne nous abandonna pas pour autant ; partageant notre exil, son image sainte est venue nous visiter et nous allons, pour l'Ascension, la voir chaque année depuis 1964, dans le sanctuaire que nous lui avons dédié au sein de la cité de Courbessac, à Nîmes. Là aussi, sur un kilomètre de route légèrement montante, se déroule une procession où 15.000 pèlerins d'Oranie, venus d'un

peu partout, se retrouvent unis dans le même esprit de prière et de ferveur. Ce sont les mêmes *Ave Maria* que là-bas, sur les pentes du Murdjadjo, c'est le même chanoine Caparros qui dirige les chœurs, c'est la même foule, la même dévotion, mais quelle mélancolie dans les regards que voilent les larmes du souvenir, quelle tristesse dans le sourire des retrouvailles, quelle amertume latente dans les cœurs ! Bien sûr, on est heureux de revoir des parents, des amis perdus de vue depuis longtemps, on est ému par la douceur même des évocations, mais on ne peut s'empêcher d'avoir le cœur brisé et quand, à l'issue des cérémonies, on va dire au revoir à la Madone, une sorte de désenchantement fait trembler les voix qui entonnent le cantique de Santa-Cruz :

« *Ô Vierge immaculée  
Ton Oranie aimée  
Vers la voûte étoilée  
Jusqu'au fond de ta cour  
Jette ce cri du cœur : "Amour".* »